

fares militaires émanés de lui pendant cet espace de temps , pourra faire juger de son activité et de sa prévoyance. On acquerra la preuve que Napoléon n'avait pas attendu l'attaque de Winkowo pour organiser et renforcer son armée, assurer ses communications , compléter les attelages de son artillerie, augmenter ses approvisionnements en munitions (au moyen de la poudre trouvée à Moskou, près la barrière des Allemands, et des boulets ramassés sur le champ de bataille), évacuer ses blessés et les objets inutiles, et se mettre en mesure d'agir activement sur quelque point qu'il voulût se porter. Nous passons sous silence les expéditions de courriers , qui avaient lieu chaque jour pour Paris, et qui portaient ses instructions pour toutes les parties de l'administration intérieure, de la politique, des finances, de la guerre, etc., etc.

Dans la page 105 [73], « la division Claparède est en » route pour Mojaïsk », et à la page 106 [74], on lit : « Claparède et Latour-Maubourg ont nettoiyé le défilé de » Spaskaplia. » Nous demanderons à l'auteur comment la division Claparède pouvait se trouver, le même jour, en deux endroits distans l'un de l'autre de plus de vingt lieues. Mais dans un ouvrage qui fourmille de tant d'erreurs importantes, nous ne devrions pas relever de pareilles inexactitudes.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE I.

L'EMPEREUR, dans ce chapitre, donne lui-même les motifs de son séjour à Moskou. « Il avait dû laisser à ses » soldats le temps de se refaire, et à ses blessés, rassemblés » dans Moskou, Mojaïsk et Kolotskoi, celui de s'écouler » vers Smolensk. » (Page 111 [79].) Mais, comme s'il était impossible à l'auteur de faire dire à l'empereur deux choses sensées de suite, il s'empresse d'ajouter que Napoléon, *montrant un ciel toujours pur*, demanda à ses officiers si, « dans ce soleil brillant, ils ne reconnaissaient pas son » étoile ? » (Page 111 [79].)

Cette image de l'étoile dans le soleil sourit beaucoup à M. de Ségur; elle se retrouve souvent dans son livre. En général, il cherche à faire croire que Napoléon avait une confiance puérile dans son étoile, et se plaisait à le témoigner; ce qui est absurde. Un homme tel que lui pouvait compter sur son génie, sur ses talens, et ses profondes méditations; mais il croyait à son étoile comme César aux poulets sacrés.

Tous les chapitres qui précèdent celui-ci nous ont montré ce grand capitaine plongé dans le sommeil et l'engourdis-

sement; et cependant l'auteur nous dit : « Napoléon entré » dans Moskou avec quatre-vingt-dix mille combattans et » vingt mille malades et blessés, en sortait avec plus de » cent mille combattans; il n'y laissait que douze cents » malades. Son séjour, malgré les pertes journalières, lui » avait donc servi à reposer son infanterie, à compléter » ses munitions, à augmenter ses forces de dix mille hom- » mes, et à protéger le rétablissement ou la retraite d'une » grande partie de ses blessés, etc. » (Page 112 [79,80].)

Au milieu d'une longue description des équipages et du train de l'armée, à son départ de Moskou, l'auteur fait briller *la gigantesque croix du grand Yvan*.

Cette croix qui, placée au haut de la tour d'Yvan Weliki, avait trente pieds de hauteur, était en bois recouvert de lames très-minces d'argent doré. Lorsqu'on voulut l'enlever, les sapeurs chargés de cette opération la laissèrent tomber; elle fut brisée en mille pièces: les lames d'argent furent mises à part, et le bois abandonné. Une petite croix d'or pur, d'environ dix pouces de haut, était fixée au milieu de la grande. Elle fut seule conservée, et emportée avec le trésor de l'armée. Voilà *la gigantesque croix* de M. de Ségur réduite à dix pouces! Une partie de ses assertions pourrait subir une réduction pareille.

A la suite de cette croix, on voit *des paysans russes avec leurs barbes, conduisant ou portant notre butin dont ils font partie, etc.* En disant que ces paysans font partie de notre butin, l'officier du palais veut-il faire croire qu'on les menait en esclavage, et justifier par-là les infamies que les Russes commirent sur les malheureux Français, restés dans les hôpitaux de Moskou, et recommandés à leur humanité *? Il est faux qu'aucun paysan ait été réduit en capti-

Le général Guillaume de Vaudoncourt, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Guerre entre la France et la Russie, en 1812*, ouvrage

tivité; les uns nous suivaient pour gagner de l'argent, d'autres, pour ramasser ce qu'on abandonnait, d'autres enfin comme domestiques gagés.

L'auteur a employé quatre pages à décrire la sortie de Moskou, et il ne consacre que quelques lignes à l'habile mouvement, par lequel l'empereur trompa l'ennemi, en tournant sa position de Tarantino, et en se dirigeant sur Kalouga par Borowsk et Malo-Jaroslavetz.

supérieur à tous ceux qui ont été publiés jusqu'ici sur cette campagne, autant par le talent connu de l'auteur que par l'exactitude des faits, rapporte (page 252) « que le 23 octobre le général russe Ilowaiki entra dans Moskou; » qu'il y trouva, dans les trois hôpitaux existans, environ quatorze cents » malades ou blessés russes, et six cent cinquante malades ou blessés fran- » çais, qui étaient trop faibles pour avoir pu être transportés avec leurs » camarades. Une partie de ces derniers fut cependant jetée sur des chariots » pour être traînés à Twer; mais ils périrent tous de froid et de misère, ou » assassinés par les paysans chargés de les conduire, qui les égorgèrent » pour prendre leurs habits. Le reste fut laissé dans les hôpitaux avec les » chirurgiens français, qui étaient restés pour les soigner, mais on ne leur » donna ni vivres ni médicamens. »

Le général Guillaume de Vaudoncourt, ayant été fait prisonnier pendant la retraite, a été à même de recueillir beaucoup de pièces et de renseignements du plus haut intérêt, qui font rechercher son livre par tous ceux qui veulent avoir une idée juste des événemens de cette guerre.

CHAPITRE II.

ARRIVÉ, le 23 octobre, à Borowsk, l'empereur apprit le soir que le vice-roi avait fait occuper Malo-Jaroslavetz; « mais, dit M. de Ségur, il s'endormit sur ce succès, au lieu » de l'assurer. » (Page 116 [83].) Il semble par-là reprocher à Napoléon de ne pas s'être porté de suite à Malo-Jaroslavetz. Mais ce prince, ayant appris qu'un corps russe (Doctoroff) marchait sur sa gauche, et était à Aristowo, ne devait pas se porter sur Malo-Jaroslavetz, avant d'être bien sûr que ce n'était pas toute l'armée russe qui marchait sur Borowsk. D'ailleurs, quel motif aurait décidé l'empereur à se porter à Malo-Jaroslavetz, que, suivant M. de Ségur, la division Delzons avait trouvé *vide*? (P. 116 [83].) Cette phrase : *L'empereur s'endormit sur ce succès, au lieu de l'assurer*, ne signifie donc rien.

La critique de M. l'officier du palais vient de ce qu'il n'a pas consulté les cartes, car il dit, en parlant de Malo-Jaroslavetz : « C'était le seul point où Kutusof pouvait nous couper la nouvelle route de Kalouga » (page 116 [83]); cependant à Borowsk, nous courions le même danger.

L'auteur avait dit que c'était notre séjour à Vitepsk qui avait causé nos malheurs; puis, que c'était notre marche sur Moskou; ensuite, notre séjour dans cette capitale. Voici maintenant qu'au sujet du jour sacrifié au passage de la Nara et de son marais, il ajoute : « Quoiqu'il en soit, on » peut dater tous nos malheurs de ce séjour. » (P. 117 [83].)

Un officier du prince Eugène vient annoncer à l'empereur que Malo-Jaroslavetz n'ayant été occupé que par deux bataillons, l'ennemi est venu l'attaquer à la pointe du jour, et a renversé cette faible troupe. Il ajoute que le vice-roi marche au soutien de la division Delzons. M. de Ségur dit ensuite que « toute l'armée de Kutusof accourait.... que » déjà même ses colonnes s'établissaient entre cette vieille » route de Kalouga, libre hier, et que nous étions maîtres » d'occuper et de parcourir, mais que désormais Kutusof » pourra défendre pied à pied. » (Page 119 [85].)

Ce qu'avance M. le maréchal-des-logis du palais, a pour but d'appuyer le reproche qu'il a fait précédemment à Napoléon, de sa lenteur à se porter sur Malo-Jaroslavetz. Nous avons déjà fait connaître les raisons qui ont empêché l'empereur d'y marcher directement, avant que l'ennemi n'y fût. Nous ajouterons que, d'après les instructions que le vice-roi avait reçues, il devait occuper fortement Malo-Jaroslavetz, et qu'au lieu de deux bataillons seulement, c'était la division Delzons tout entière qu'il y fallait placer. Aussitôt que Napoléon apprit la nouvelle de l'attaque des Russes sur ce point, il envoya un de ses officiers* au prince Eugène, pour lui ordonner de conserver Malo-Jaroslavetz. Il lui faisait connaître qu'il marchait pour le soutenir, et lui prescrivait d'assurer cette ville par de fortes batteries à droite et à gauche. L'empereur avait donc tout prévu, et fait tout ce qui était nécessaire.

M. de Ségur raconte froidement la perte que fit le quatrième corps dans la personne de Delzons. L'intrépidité de ce général et la mort si touchante de son frère auraient pu fournir à l'historien de la grande-armée quelques expressions de regret et d'estime pour ces braves. Les généraux russes, et entre autres Koulnief, ont obtenu de lui des

* L'officier d'ordonnance Gourgaud.

éloges; il est pénible de voir qu'il néglige de rendre la même justice aux généraux français.

Suivant sa coutume, l'auteur, en même temps qu'il exagère nos forces, diminue celles de l'ennemi. Les trois divisions françaises et italiennes qui, sous le prince Eugène, vainquirent à Malo-Jaroslavetz, ne formaient que seize mille hommes. L'armée russe, composée de seize divisions, eut soixante-dix mille hommes engagés. Notre perte fut d'environ trois mille hommes; l'ennemi en perdit huit mille. Cette affaire fut une des plus glorieuses pour les troupes françaises et italiennes, en raison de la grande disproportion du nombre. L'auteur paraît la reprocher à l'empereur, en disant : « qu'un choc si sanglant eût pu être » épargné. » (Page 124 [88].) Cependant, s'il avait réfléchi, il aurait compris qu'en raison de la position de l'ennemi et du mauvais état des routes, il était impossible que notre marche de Moskou sur ce point fût plus rapide. L'armée ne pouvait pas s'avancer toute réunie; elle marchait échelonnée.

« Les corps d'armée étaient restés hors de portée les uns » des autres. » (Page 124 [89].) La preuve du contraire, c'est que le corps du maréchal Davoust, qui marchait en arrière de celui du vice-roi, arriva à Malo-Jaroslavetz dans la matinée du 24, et que l'empereur s'y trouva lui-même vers midi *.

Si l'auteur avait pris connaissance des marches que fit l'armée à Marengo, à Ulm, à Eckmühl, il aurait reconnu que le même homme et le même esprit avaient présidé à celles de Malo-Jaroslavetz.

* L'empereur partit de bonne heure de Borowsk; il déjeûnait à deux lieues de cette ville, sur la route, avec le roi de Naples, le prince de Neuchâtel et le général Lariboisière, quand on entendit des coups de canon. Il monta aussitôt à cheval, et vers midi il se trouvait avec son état-major vis-à-vis de Malo-Jaroslavetz, sur un mamelon, au-dessus de la Louja, à gauche de la route, et parfaitement placé pour observer les mouvemens de l'ennemi.

CHAPITRE III.

M. l'officier du palais débute dans ce chapitre par une erreur qui, quoique de peu d'importance, mérite d'être relevée. Il insinue que, pendant le combat, *l'empereur était à droite de la grande route, au fond d'un ravin, sur le bord du ruisseau et du village de Gorodinia.* (Page 126 [90].) Pendant tout le combat, l'empereur se tint sur la chaussée qui conduit au pont de Malo-Jaroslavetz, d'où il voyait l'action, et était à même de donner ses ordres. C'est de là qu'il fit passer la Louja à la division Gérard, sur un second pont * qu'il avait fait construire au-dessus de celui qui existait, et qu'il lui prescrivit de se porter à droite de Malo-Jaroslavetz, et d'étendre sa droite jusqu'au bois de Terentiewa. Il envoya également la division Compans sur la gauche de Malo-Jaroslavetz. Il essaya de faire placer lui-même une batterie sur la rive gauche de la Louja, pour soutenir la droite du général Gérard d'une rive à l'autre.

Ce ne fut qu'à la nuit, qu'il retourna à la maison, que M. de Ségur trouve « vieille, délabrée, infecte, vermou- » lue, sale et obscure, et partagée en deux par une » toile. » (Page 126 [90].) Ce qu'il y a de plus exact dans l'histoire de la grande-armée, ce sont les détails sur l'intérieur des logemens occupés par l'empereur. Nous ne contredirons pas l'auteur à ce sujet, mais nous dirons que

* Ce pont fut établi au moyen de chevalets.

ce n'est qu'après l'affaire que l'empereur est entré dans la mesure.

Le maréchal Bessières, que Napoléon a chargé de reconnaître la position des Russes, vient lui dire : « Elle est inattaquable. O ciel ! s'écrie l'empereur en joignant les mains ; » avez-vous bien vu ? est-il bien vrai ? m'en répondez-vous ? Bessières répète son assertion : il affirme que trois cents grenadiers suffiraient là pour arrêter une armée. » (Page 127 [90, 91].)

Cette douleur théâtrale, ces mains jointes pour attester le ciel, contrastent d'une manière frappante avec le caractère de Napoléon. C'est sur-tout ici que l'auteur manque à la règle prescrite aux historiens comme aux poètes, de faire agir et parler leurs personnages selon leur caractère connu. L'auteur aura lu dans quelque relation, que la position de Malo-Jaroslavetz était difficile à forcer pour gagner la route de Kalouga ; et, sans considérer que, dès la veille, nous étions maîtres du pont et de la ville, ce qui en constituait la force, il fait dire au maréchal Bessières, que la position qu'ont prise les Russes au delà de cette ville est *inattaquable*, et que *trois cents grenadiers suffiraient là pour arrêter une armée*. Cette assertion prouve évidemment que l'auteur n'a pas même vu Malo-Jaroslavetz. Trois cents grenadiers ne peuvent opposer d'obstacles à une armée que dans un défilé presque inaccessible ; le véritable défilé était le pont et la ville, et nous en étions maîtres. La position des Russes était si attaquable, que le soir du combat, Kutusof se retira avec son armée à près d'une lieue de là, pour prendre position derrière le petit ruisseau de Korigea.

Qui peut donc avoir vu Napoléon, à la suite de ce prétendu rapport de Bessières, « croiser ses bras d'un air cons terné, baisser la tête, et rester comme enseveli dans le » plus profond abattement ? » Qui peut lui avoir entendu dire « que son armée est victorieuse et lui vaincu ; que sa

» route est coupée, sa manœuvre déjouée ; que Kutusof, » un vieillard, un Scythe l'a prévenu ? Que sa fortune ne » lui a pas manqué, que c'est lui qui a manqué à sa fortune ? » (Page 127 [91].) Ces belles choses, comme tant d'autres, ne sont rapportées que par M. de Ségur, et pourtant il n'est pas vraisemblable qu'il fût en tiers entre le maréchal Bessières et l'empereur.

Maître de Malo-Jaroslavetz, rien n'empêchait Napoléon de se porter sur Kalouga en passant sur le corps de Kutusof. D'un autre côté, s'il ne voulait pas livrer bataille, qui l'empêchait d'amuser Kutusof devant Malo-Jaroslavetz, et de diriger le reste de son armée par Kremskoé et Medyn sur Kalouga ? Ce mouvement fut même commencé, puisque le corps de Poniatowski, suivant M. de Ségur lui-même (page 128 [91]), avait été envoyé à Kremskoé. On peut donc le dire ; cette *stupeur* et cette consternation où il plonge l'empereur, « cette brûlante insomnie, cette cruelle » nuit, durant laquelle il se couche, se relève, appelle sans » cesse, etc. » (page 128 [91]), scènes si fidèlement reproduites de Vitepsk, de Moskou, sont sorties du cerveau de l'auteur, qui aime tant les conceptions de cette nature. Il a pu entendre dire souvent que Napoléon se relevait la nuit ; il a trouvé cela fort remarquable, et rien n'était plus ordinaire. S'il avait eu une connaissance plus approfondie de ce qui se passait chez l'empereur, il aurait su que, lorsque l'armée se trouvait en opération, l'usage constant de ce prince était de se lever toutes les nuits, de minuit à deux heures du matin, heure vers laquelle arrivaient les rapports que les généraux expédiaient à la fin de la journée. Mais M. de Ségur, dont les nuits étaient paisibles, paraît avoir ignoré ce qui se faisait pendant son sommeil.

Vers cinq heures du matin, un officier d'ordonnance *,

* M. Gourgaud.

qu'il avait chargé de passer la nuit aux avant-postes, pour lui rendre compte de ce qu'on apprendrait des mouvemens de l'ennemi, venait d'arriver. Il informa l'empereur que les Russes semblaient occuper à peu près la même position que la veille; mais que, sur la droite, il avait entendu, ainsi que le général Gérard, de la cavalerie qui se portait dans cette direction, et que l'on supposait marcher sur Medyn.

Napoléon fit alors entrer successivement le roi de Naples, le maréchal Bessières et le comte de Lobau, et leur dit : « Il paraît que l'ennemi tient, et que nous aurons une bataille. Dans la situation où est l'armée, est-il avantageux de la livrer ou de l'éviter ? » Bessières et Murat ne mirent point en doute que nous ne fussions vainqueurs des milices de Kutusof; car, disaient-ils, l'armée russe a été détruite à la Moskowa. Mais une bataille désorganiserait l'armée, les chevaux de l'artillerie comme ceux de la cavalerie avaient beaucoup souffert par la mauvaise nourriture; les nouvelles pertes que nous ferions en chevaux ne pourraient pas se réparer; nos blessés seraient des hommes perdus; nous porter sur Kalouga, était une entreprise hasardeuse dans cet état de choses; ce qu'il y avait de mieux à faire, suivant eux, était de se retirer sur Smolensk. L'empereur, après avoir discuté un moment, s'approcha du comte de Lobau et lui dit : « Eh! vous, Mouton, quelle est votre opinion ? » « Sire, mon opinion est de se retirer sur le Niemen par la route la plus courte et la plus connue, par Mojaïsk, et le plus promptement possible; » ce qu'il répéta à plusieurs reprises. Napoléon parut ébranlé; mais il dit qu'il voulait aller voir le champ de bataille avant de se décider, et demanda ses chevaux.

Le récit que fait M. de Ségur du houra des cosaques sur l'empereur, est plein d'inexactitudes. Dès que ce prince eut reconnu les cosaques, qui chargeaient les cantiniers sur

la route, il passa sur la gauche, en disant : *Allons, mes escadrons de service en avant.* Mais les escadrons de service n'étaient pas montés à cheval en même temps que Napoléon. Trois pelotons d'escorte seulement avaient suivi, un de chasseurs, un de lanciers et un de dragons. Ces trois pelotons se portèrent rapidement en avant, et leur présence contint les cosaques. Il est faux qu'ils se soient approchés de l'empereur au point que l'un d'eux ait enfoncé sa lance dans le poitrail du cheval de Rapp. Il n'est pas plus vrai que ce général ait pris le cheval de Napoléon par la bride. Quelques officiers d'ordonnance et de l'état-major du prince de Neufchâtel, s'avancèrent avec les trois pelotons de service, en même temps que l'empereur se retirait vers les escadrons de la garde, que l'on voyait venir de loin.

Ce fut dans la mêlée que les chasseurs de la garde et les Polonais eurent avec les cosaques, et au moment de l'arrivée des grenadiers à cheval, que M. Lecoulteux, ayant tué un cavalier russe et pris sa lance, fut blessé d'un coup de sabre au travers du corps par un grenadier à cheval de la garde, qui le prit pour un cosaque, parce qu'une redingotte verte couvrait son habit. Il est faux que les cosaques se soient montrés audacieux jusqu'à l'insolence. Il est faux qu'on les ait vus se retirer à travers les intervalles de nos escadrons au pas et en chargeant tranquillement leurs armes (page 131 [93]); trois faibles pelotons avaient suffi pour les culbuter. Cela est si vrai qu'ils se hâtèrent de repasser à gué la Louja, que notre cavalerie traversa après eux en les poursuivant. Les officiers d'ordonnance Athalin, Lauriston, Chabillant, Montaigu, Tintigniers, etc., étaient présens avec nous à cette affaire. Ils peuvent certifier ce que nous avançons, ainsi que M. Lecoulteux, qui fut si grièvement blessé. M. de Ségur était probablement à Gorodinia, et il aura fait ce récit, comme tant d'autres, sur des oui-dire.

Il termine, en disant : *Tout cela faisait réfléchir.* (Page 131 [93].) Ce qui est bien plus propre à faire réfléchir, c'est la manière dont ce fait et tant d'autres sont présentés.

Comment l'auteur peut-il dire que l'empereur.... « resta une demi-heure frappé d'étonnement, qu'on eût » osé l'attaquer, et le lendemain d'une victoire, et qu'il » eût été obligé de fuir? » (Page 131 [94].) Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un quartier-général soit attaqué à l'improviste par de la cavalerie légère? La victoire de Wagram, certes, fut une belle victoire, et le soir, l'empereur fut obligé, par un houra de cavalerie, de se réfugier au milieu de sa garde qu'il fit former en carré. On pourrait citer nombre d'exemples de pareilles échauffourées.

Au sujet du champ de bataille de Malo-Jaroslavetz, M. de Ségur nous offre encore un horrible tableau. Croit-il donc que l'on fait la guerre sans perdre des hommes? A sa description d'un champ de bataille, on s'imaginerait entendre un bourgeois de Paris, qui s'y trouverait tout d'un coup transporté.

CHAPITRE IV.

« MES compagnons, vous le rappelez-vous ce champ funeste où s'arrêta la conquête du monde, où vingt ans de victoires vinrent échouer, et où commença le grand écroulement de notre fortune? » (Page 133 [95].)

C'est sur ce ton élevé que commence ce chapitre. Une observation se présente soudain à l'esprit; c'est que si les braves vétérans de la grande-armée ont tout perdu, il est des personnes dont la fortune a souffert peu d'atteintes, et qui sont sur le chemin de nouveaux honneurs.

Suivant M. de Ségur, Napoléon est placé « entre ces deux » armées, ses pas et ses regards errant du midi à l'ouest, » sur les routes de Kalouga et de Medyn; toutes les deux » lui sont fermées. Sur celle de Kalouga, sont Kutusof et » son armée. » (Page 133 [95].) Mais sur celle de Medyn, nous ne voyons pas ce qui nous arrêterait. M. le maréchal-des-logis du palais dit bien que Platow s'y trouve avec ses cosaques; mais, quelque médiocre opinion qu'il ait de l'armée française, il ne peut pas supposer que des cosaques puissent lui faire obstacle. Il est vrai que, suivant lui, ils viennent de traverser cette armée *de part en part.* (Page 133 [95].) Les choses ne se passèrent point ainsi. Comme nous l'avons dit dans le précédent chapitre, ils avaient passé au gué la Louja sur notre flanc droit, et pillé plusieurs cantiniers sur la route; mais se voyant chargés par quelques pelotons de la garde, ils s'étaient empressés de fuir par où ils étaient venus.